

Le REPOS
des pèlerins



*Accueillir et vivre le sabbat
de Christ*

YANNICK IMBERT



La Rochelle

L'ENTRÉE DU ROI



*Au commencement Dieu créa les cieux et la terre...
Ainsi furent achevés les cieux, la terre
et tout ce qu'ils contiennent (Genèse 1.1 ; 2.1).*

En quelques mots, en une description riche et élégante, d'une suprême économie verbale, l'auteur de la Genèse achève la description initiale de l'activité créatrice de Dieu : « Ainsi furent achevés le ciel, la terre et toute leur armée » (Gn 2.1). La terre est désormais vivante de toutes sortes d'animaux, plus merveilleux les uns que les autres. Les plantes rivalisent de formes, de couleur, et de beauté tandis que les arbres battent leurs branches dans le vent. C'est alors que le texte ajoute ce commentaire aussi bref que déterminant : « Dieu bénit le septième jour et le sanctifia » (Gn 2.3). Tous les chapitres suivants de ce livre se nourrissent de cette première mention du repos sabbatique. À la suite des six premiers jours de la création, Dieu se reposa. Il est ainsi impossible de nous demander ce qu'est le sabbat sans nous arrêter sur ce premier chapitre de la Genèse.

Immédiatement, nous nous heurtons à un premier problème. Dieu se reposa de l'œuvre des six premiers jours. Mais quel sens donner à ces six jours de l'activité créatrice¹ ? Le septième jour est-il similaire aux autres jours ? S'agit-il de jours littéraux, ou symboliques ? Quelle portée ce choix a-t-il sur l'historicité des deux premiers êtres humains, Adam et Ève ? Parler du repos

1. Pour un bon résumé des diverses options concernant l'interprétation des jours, voir Vern Poythress, *Redeeming Science: A God-centered Approach*, Wheaton, Crossway, 2006, p. 107-147.

de Dieu le septième jour semble impossible sans d'abord y voir plus clair sur ces questions.

Impossible ? Peut-être pas. Il est vrai que la nature du premier chapitre de la Genèse continuera de faire débat, avec une certaine raison d'ailleurs : la question de l'interprétation des « jours » est importante, comme l'est aussi – et plus encore ! – celle de la création de l'être humain. Deux lectures sont particulièrement opposées. La première est la lecture littérale de Genèse 1 qui met l'accent sur la dimension séquentielle des jours ainsi que leur identification à des « jours » de vingt-quatre heures². La deuxième lecture porte une attention particulière à la structure littéraire et poétique du chapitre. Dans cette perspective, la signification des jours tient plus à leur agencement dans le chapitre qu'à leur durée.

La préférence à donner à une structure poétique ou littérale de Genèse 1 a enflammé de nombreux débats³. Sans rentrer dans les détails de ces derniers, soulignons simplement que la nature poétique du texte de Genèse 1 ne s'oppose pas nécessairement à la littéralité des six jours de la création, ou de l'historicité d'Adam et Ève. Le langage poétique peut toujours être utilisé pour décrire un événement historique, et il en va de même pour le texte qui est devant nos yeux. Les poètes peuvent ainsi décrire l'histoire de manière métaphorique, à l'aide de symboles et par l'agencement artistique de mots. Nous pouvons faire cela avec des événements historiques comme la mort de Christ :

Les ongles sombres le transpercent et le ciel devient noir
 Nous l'observons alors qu'il s'efforce de respirer.
 Il reprend notre souffle afin de nous le rendre,
 Le ramener à naître par sa mort lente⁴.

2. Parfois, cette lecture littérale de Genèse 1 s'accompagne d'une lecture des « jours » qui ne conduit pas vers des jours de vingt-quatre heures, mais d'une « période » de temps.

3. Voir Gerald Rau, *Mapping the Origins Debate: Six Models of the Beginning of Everything*, Downers Grove, IVP, 2012. Voir Yannick Imbert, « Recension de Gerald Rau, *Mapping the Origins Debate: Six Models of the Beginning of Everything* », 11 décembre 2013, *De la grâce dans l'encrier*, < <http://landofthebluemoon.wordpress.com> > (page consultée le 13 avril 2020).

4. Malcolm Guite, « Jesus dies on the cross », dans *The Word in the Wilderness. A Poem a Day for Lent and Easter*, Norwich, Canterbury Press, 2014, p. 166, traduction libre.

Il en va de même pour le récit de la création. Ainsi, l'affirmation selon laquelle le texte de Genèse 1 est agencé d'une manière littéraire, et que cette structure elle-même est essentielle, n'implique pas que nous adoptions une lecture non littérale des jours de la création. Comme le dit Peter Williams, théologien dirigeant la Tyndale House, l'un des centres évangéliques d'étude biblique les plus importants : « Tout écrivain habile est capable d'élaborer une composition littéraire en racontant des événements historiques⁵ ». C'est exactement le cas pour le récit de la Genèse. La structure littéraire du texte ne s'oppose pas nécessairement à la réalité littérale des sept jours. Ce sont deux dimensions de la richesse créative du premier chapitre de la Genèse qui se fertilisent mutuellement. Au sein de cette richesse, Dieu entre dans le récit créateur.

DIEU DRESSA SA TENTE

Au commencement, Dieu. Ou comme le rend la *Nouvelle Traduction œcuménique* : « Commencement de la création par Dieu du ciel et de la terre. » Avec ces simples mots, Dieu est entré dans notre histoire humaine. Dieu est Créateur. Au commencement, Dieu. Il y a Dieu puis, très simplement, au deuxième verset, il y a la terre, ce qui vient « après » Dieu. Cette terre, ce monde entier, vient de Dieu.

Si nous observons attentivement la structure riche et complexe de Genèse 1, nous y notons une chose fascinante. Après les six premiers jours de cette bonne et merveilleuse création, le septième jour sert de clé de voûte, de couronnement, de témoin du sens complet des six autres jours. Il donne leur sens aux autres jours. En effet, ces derniers s'organisent autour du septième jour, nous encourageant à ne pas lire le récit de la création d'une manière seulement « chronologique », mais aussi structurelle, les six jours se répondant les uns aux autres :

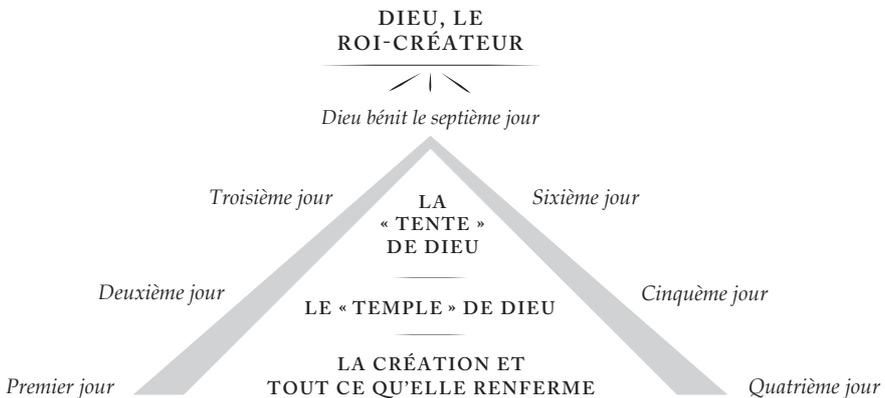
Le premier jour de la lumière et des ténèbres (v. 3-5) trouve son écho dans le quatrième jour des luminaires et des astres (v. 14-19).

5. Peter Williams, « Genèse 1-3 : une lecture "littéraire", "littérale" ou... les deux ? », *Le bon combat*, < <http://www.leboncombat.fr> > (page consultée le 20 avril 2020).

Le cinquième jour des animaux de la mer et du ciel (v. 20-23) répond au deuxième jour du ciel et de la mer (v. 6-8).

Le troisième jour de la « terre ferme », des champs et des arbres (v. 9-13) trouve son écho dans le sixième jour des animaux de la terre et de l'humanité (v. 24-31)⁶.

Les jours s'articulent et s'enrichissent, créant et remplissant. Puis les six jours sont terminés : tous les domaines de la création sont formés, tous ont reçu la vie en abondance, tous témoignent de la générosité créatrice de Dieu. Les six jours prennent fin : Dieu voit que tout cela est « très bon ». La terre et le ciel ont été créés ; et la vie y est maintenant active, dans toute sa richesse et sa splendeur. Le riche écosystème désiré par Dieu prend son envol et éclate en une joyeuse clameur à la gloire du Créateur.



Si nous représentons l'ensemble des six jours de la création comme se répondant les uns aux autres, nous pourrions mieux visualiser ce que Dieu a entrepris en son acte créateur : il dresse sa tente, il construit le temple de la création dans lequel il sera adoré.

Il construit son tabernacle divin, le lieu où il « réside », le lieu où il va rendre visible sa nature glorieuse, sa bonté, et son amour. Dieu regarde, prend, et façonne. Dieu cisèle les montagnes, pétrit les collines, peint le ciel

6. Richard H. Lowery, « Sabbath and Survival: Abundance and Self-Restraint in a Culture of Excess », *Encounter*, vol. 54, n° 2, printemps 1993, p. 143-167, ici p. 151. Voir aussi John Brand, « Sabbath-Rest, Worship, and the Epistle to the Hebrews Celebrating the Rule of Yahweh », *Διδασκαλία*, mars 1990, p. 1-13.

et sculpte les vallées. Il dresse la terre, il l'élève, il la modèle. Il se penche vers sa création et y déploie la beauté de sa présence. Dieu pose les piliers de la création ; il en pose les limites. Puis, Dieu lui donne vie : il remplit la terre. La vie animale et végétale se multiplie. Pour le théologien Meredith Kline, les six jours nous présentent la création de trois domaines au sein desquels Dieu crée trois choses qui y président⁷. Dieu crée, et Dieu remplit. Un jour répond à un autre jour et la vie s'élançe dans le monde, témoin de la gloire divine, domaine de sa royale présence.

Le récit de la création introduit en effet un Dieu qui ne se tient pas à distance de sa création : il se meut au-dessus d'elle et caresse la surface des eaux. Cette description de la création divine anticipe d'ailleurs l'un des commencements les plus mémorables de tous les récits évangéliques : « Au commencement était la Parole ; la Parole était auprès de Dieu ; la Parole était Dieu. » Au commencement. Ce n'est d'ailleurs pas la seule expression qui, dans le prologue de l'Évangile selon Jean, nous renvoie vers le récit de la création. Le verset 14 fait écho au récit de la Genèse : « La Parole a été faite chair et elle a habité [ou aussi *tabernaculé*] parmi nous... » L'incarnation de Dieu est poétiquement décrite comme Dieu venant dresser sa tente, habiter, parmi nous. De la même manière, Dieu avait établi sa tente ou son tabernacle dans sa création.

De même que Dieu était venu dresser le tabernacle de sa présence au milieu de sa création, au milieu de son peuple anticipé et représenté par Adam et Ève, Dieu est venu dresser le tabernacle de son corps au milieu du peuple juif du premier siècle. Loin des cosmogonies dans lesquelles la création est présentée comme un simple outil pour servir les dieux, le récit biblique dépeint une création empreinte d'amour et de volonté bienfaisante. Cela pourrait sembler être une affirmation qui va de soi, mais ce n'est pas le cas. La bonté de la création est une affirmation particulière au récit de la Genèse, surtout au vu d'autres récits de la création.

7. Voir Meredith Kline, *Kingdom Prologue: Genesis Foundations for a Covenantal Worldview*, Overland Park, Age Press, 2000, p. 26-30.

UNE ACTIVITÉ BIENFAISANTE

Le récit babylonien de la création, l'*Enuma Elish*, décrit ainsi la création du cosmos. Le dieu Apsou et la déesse Tiamat donnèrent naissance à sept autres dieux, mais dès leur « naissance » la violence explose. Ces dieux ne sont que source de luttes et d'oppositions, au point que les deux divins géniteurs décident de détruire leur création. Leur projet échoue : Apsou est tué et Tiamat jure vengeance. Entre alors sur la scène de la création cosmique l'un des dieux engendrés, Mardouk qui, prenant les choses en main, s'élance contre Tiamat et sort vainqueur du duel divin. Le poème babylonien se poursuit ainsi :

Mardouk contemple alors la déesse vaincue.
 Il dit : « De son cadavre, je vais créer de belles choses ! »
 Il la fendit en deux, comme un poisson séché.
 D'une moitié, il créa le firmament,
 La voûte qui retient les eaux du ciel.
 Dans le ciel, il plaça les étoiles,
 Et le dieu Soleil, et le dieu Lune,
 Pour régner sur le jour et la nuit,
 Pour marquer les nuits et les jours.
 Et de l'autre moitié,
 Il fit la terre et tout ce qu'elle contient :
 Les nuages et la pluie, la neige et le brouillard,
 Les montagnes et les fleuves...⁸

Quel contraste avec les six jours de la création biblique ! De la parole même de Dieu émergent les eaux des mers et du ciel ; de cette même parole fleurissent l'herbe et les arbres des champs. Dieu aime sa création, et prend plaisir en ce qu'il crée. « Puis Dieu a souri », écrit le poète James Weldon Johnson :

Et la lumière éclata,
 Et les ténèbres furent enveloppées d'un côté,
 Et la lumière se tint lumineuse sur l'autre,

8. « Le poème babylonien de la création », *diocèse d'Arras*, < <http://arrasmedia.keeo.com/127578.pdf> > (page consultée le 9 septembre 2020).

Et Dieu dit: c'est bon⁹!

C'est bon! De Dieu lui-même viennent enfin la terre et tout ce qu'elle renferme. Dans le récit de Genèse 1 et 2, aucune violence, aucune tension, aucun regret: ce que Dieu désire est créé par le bon et gracieux exercice de sa volonté et de sa Parole.

Ce n'est pas seulement la violence de la création babylonienne que nous devons noter: c'est aussi l'activité frénétique des dieux de ce récit. Frénésie des premiers dieux qui se font sans cesse la guerre. Activité meurtrière du « dieu-père » Apsoû. Activité manipulatrice de Tiamat qui cherche à dresser l'un des dieux, Kingou, contre les autres. Active anxiété des dieux lorsqu'ils se trouvent face à la fureur dévastatrice de Tiamat. Guerre victorieuse enfin, de Mardouk contre la « reine-mère ». Ce n'est pas la violence seule qui remplit les courtes lignes du poème d'*Enuma Elish*, c'est une suractivité hystérique qui ne peut que frapper les lecteurs de la Genèse.

Le meilleur moyen de prendre conscience de cette opposition radicale, c'est de lire à haute voix les deux récits. Lisez les sept-cents mots de Genèse 1. Lisez les lignes qui nous restent de l'*Enuma Elish*. Lisez-les à haute voix, lentement d'abord, puis à un rythme normal. Des mots simples et puissants de la Genèse émerge une paisible activité créatrice. Alors que le récit babylonien commence par la naissance de dieux « inférieurs », celui de la Genèse décrit Dieu créant par sa parole, et l'Esprit de Dieu se mouvant avec une délicatesse infinie au-dessus des eaux. En seulement sept mots, le texte hébreu nous dit: « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. » Avec ces simples mots, le cosmos prend déjà forme.

Les divers récits égyptiens de la création offrent eux aussi un contraste saisissant, et parfois ambigu selon le récit qui est lu. Là se trouve la complexité des récits égyptiens: en fonction du lieu et de la période, les récits peuvent présenter des différences importantes. Les experts distinguent par exemple le récit probablement le plus ancien, celui d'Hiéropolis, et ceux, ultérieurs, d'Hermopolis et de Memphis. Cependant malgré leurs différences, tous s'accordent sur l'existence d'une divinité, au début de toutes choses, bien qu'ils

9. James Weldon Johnson, « The Creation », dans *The Essential Writings of James Weldon Johnson*, New York, The Modern Library, 2008, p. 156, traduction libre.

ne s'accordent pas vraiment sur le mode de création. Il n'existe d'ailleurs pas plus de consensus sur le nombre de dieux « créés », ou même sur leurs relations mutuelles. Pour le récit de Hiéropolis, se tenant fermement planté au-dessus de l'abîme primordial, le premier dieu Atoum donne naissance à huit autres dieux après s'être engendré lui-même.

Les autres récits apportent une ambiguïté sur le nombre et l'identité des dieux créés. Hermopolis insère un autre groupe de dieux – l'Ogdoade, un autre ensemble de huit dieux – entre l'émergence spontanée d'Atoum et les huit dieux d'Héliopolis. D'ailleurs, toutes les versions du récit d'Hermopolis ne tombent pas d'accord sur le point essentiel de la relation d'Atoum avec les autres divinités. Dans certaines, le dieu créateur émerge pour ensuite créer l'Ogdoade. Dans d'autres versions, c'est l'Ogoade qui apparaît en premier dans le théâtre cosmique, façonnant un œuf duquel éclora le dieu créateur. Difficile dans le récit d'Hermopolis de savoir vraiment ce qui se passe à la création. Quels dieux ? Quelle création ?

D'autant plus que le récit d'Hermopolis dépeint lui aussi une création résultant d'une attitude belliqueuse des dieux, même s'il « n'y a aucune nécessité », au moment de la création, de vaincre le mal¹⁰. Ce dernier s'introduit par la suite, à cause des dieux, notamment Osiris, Seth, Isis et Nephtys – les divinités engendrées par Nout, déesse du ciel. Ces dernières deviennent la source de chaos et de violence, et s'ensuivent désordre, conflits, querelles et rébellions, visibles en particulier dans l'affrontement entre Horus et Seth. Au milieu de tout ce chaos, les êtres humains portent eux aussi une part de responsabilité, ayant contribué à introduire la désobéissance dans le monde. Vu la nature des dieux, il ne pouvait guère en être autrement¹¹ !

Il en va de même dans l'un des autres récits de création que nous trouvons dans le Proche-Orient ancien. Dans l'*Épopée d'Atrahasis*, si la création n'est pas directement le résultat d'une lutte sanglante, comme dans l'*Enuma Elish*, celle de l'être humain l'est bel et bien¹². Ce récit mythologique nous présente

10. Susanne Bickel, *La cosmogonie égyptienne : Avant le Nouvel Empire*, Orbis Biblicus et Orientalis, n° 134, Fribourg et Göttingen, Editions Universitaires et Vandenhoeck & Ruprecht, 1994, < <http://www.zora.uzh.ch> > (page consultée le 9 avril 2020), p. 225.

11. *Ibid.*, p. 227.

12. « The Epic of Atrahasis », *Livius*, < <http://www.livius.org> > (page consultée le 9 avril 2020).

un cosmos sur lequel règnent les Anunnaki, les « fils d'Anu », les sept dieux principaux servis par des dieux inférieurs, les Igigi. Croulant sous les travaux imposés par les dieux supérieurs – creuser les fleuves Tigre et Euphrate, ouvrir les canaux d'irrigation pour faire éclore la vie – les Igigi d'un même mouvement se révoltent. Le cosmos n'évite une révolution cosmique que grâce à une sorte de « médiation sociale » avant l'heure.

Le résultat de la négociation donne naissance à une idée de génie. Si les dieux ne peuvent pas s'entendre sur le partage des tâches, le plus simple est probablement... de créer des esclaves ! Après tout, l'argument des Igigi peut s'entendre : des dieux, même inférieurs, ont quand même autre chose à faire que de s'occuper de tâches ingrates. Cependant, une autre « espèce » spécialement créée pour cela serait la solution parfaite ! Cette idée miracle est rapidement mise en œuvre, au détriment d'un dieu démembré. La déesse Nintu mélange alors sa chair et son sang avec de l'argile, et par cette recette peu commune est façonné l'être humain. Le récit de la création prend une dimension violente et tragique. La création de l'être humain n'est pas motivée par une situation de paix et d'harmonie : elle provient d'un état de tension, de haine. La création de l'être humain se fait de manière violente et sanglante.

Dans la Genèse, rien de tout cela. Pas de violence, pas de sang, pas de négociations dramatiques entre des dieux plus ou moins psychopathes se disputant la hiérarchie céleste. Dans le récit de la Genèse, la situation qui précède la création est paisible et parfaite. Pas de révolte, pas de violence. Il y a Dieu, et il y a sa parole. Puis, il y a sa création. Rien dans le premier chapitre de la Genèse ne laisse entendre qu'il y a le moindre doute quant à ce que nous pouvons dire de la création. Elle est *bonne*. C'est le merveilleux refrain de Genèse 1 qui ponctue le chapitre : *ki-tov* – « ceci bon ». Dieu vit que cela était bon. Dans le récit biblique, la seule chose que le texte se plaît à répéter, comme un écho de la nature du Dieu créateur, c'est que « cela était bon ». Les cinq premiers *ki-tov* sont parachevés par la clôture du sixième jour : *wehinnèh-tov* – « en effet [ou vraiment], bon ». Le sixième jour n'est pas qu'une répétition de la parole affirmative de Dieu, c'est son couronnement. Comme le traduisent certaines bibles françaises : « Voilà, c'était très bon. »

LE ROI DANS SA GLOIRE

Les six jours de la création sont la description poétique de l'activité bienfaisante de Dieu qui, par sa parole, engendre toutes choses : la terre, les cieux, et tout ce qu'ils contiennent. Les six jours se terminent sur l'intronisation de Dieu. Le Roi dans sa gloire a pris possession royale de sa création. Il y fait habiter sa gloire, par sa présence, il y manifeste sa splendeur. Le Roi-Créateur habitant sa création n'est pas unique au récit de la Genèse, bien au contraire. C'est une image magnifique de la relation de Dieu avec sa création que nous retrouvons ailleurs dans la Bible, comme dans les Psaumes, mais aussi d'autres textes plus surprenants. Lors de la transmission du pouvoir royal à Salomon (1 Ch 28), devant l'assemblée du peuple réuni pour apporter ses dons en faveur de la construction du temple (1 Ch 1 – 9), David lance cette prière vers Dieu : « À toi, Éternel, la grandeur, la puissance et la splendeur, l'éternité et l'éclat, car tout ce qui est au ciel et sur la terre est à toi, Éternel, ainsi que le règne, toi qui t'élèves souverainement au-dessus de tout ! » (1 Ch 29.11.)

David peint Dieu comme étant le Roi de sa création. Il n'est pas seulement le Roi de son peuple, comme s'il régnait sur un royaume désincarné. Il ne règne pas non plus sur une *partie* de sa création. Il est le Seigneur de tout. C'est dans sa création elle-même qu'il montre sa grandeur, sa force, sa splendeur, sa majesté et sa gloire. Lorsqu'il répond à Job, Dieu se dévoile comme le Roi de tous les domaines. Il est le Seigneur des profondeurs marines (Jb 38.16) et des étendues astrales (38.31,32). Il est le Seigneur de l'étendue des terres (38.1-7) et du ciel (39.26-30). Dieu règne et remplit la terre, le ciel et les mers de sa gloire.

Dieu règne, et il remplit la terre de ses créatures : l'âne sauvage, le bison et l'autruche ont chacun leur place, ainsi que le bouquetin, l'aigle et l'épervier. Dieu règne sur eux ; il donne à manger à chacun, même aux oiseaux du ciel (Mt 6.26). Il étend sa main et procure, avec une providence généreuse, à tous selon leurs besoins. Dieu règne et prend soin de sa création : c'est l'une des affirmations les plus radicales de la création biblique. Cette réalité de la souveraine bonté de Dieu est l'un des fondements de la confiance que nous pouvons avoir en sa souveraineté, et en sa bonté. Lorsque Dieu se manifeste comme le Dieu fidèle et bon qui nous pardonne en Christ, il n'est nul autre que

ce Dieu souverain et bon qui prend soin de sa création. Il est le Dieu créateur et rédempteur, le seul Dieu souverain et bon, qui prend plaisir en sa création.

Le texte seul de la Genèse nous prépare déjà à vivre dans la glorieuse présence de Dieu en nous introduisant dans le théâtre de sa gloire. Partageant la vision du Roi-Créateur, nous devenons les témoins de l'amour de son geste initial, et de la beauté de sa personne, tous deux manifestés dans le rayonnement de sa gloire. Celle-ci enveloppe de bienfaits la création, au sein de laquelle l'humanité sera appelée à jouer un rôle particulier. Dans l'accueil de cette vocation, célébrons la gloire du Créateur :

Seigneur des champs d'étoiles
Ancien des jours
Créateur d'univers
Voici un chant à ta louange

Ailes du nuage d'orage
Début et fin
Tu fais bondir mon cœur
Comme une bannière dans le vent

Ô amour qui enflamme le soleil
Garde-moi en feu.
Seigneur des champs d'étoiles
Semeur de vie,
Le ciel et la terre sont
Pleins de ta lumière.

Voix de la nova
Sourire de la rosée
Tous nos désirs
Ne reviennent que vers toi.

Ô amour qui enflamme le soleil
Fais-moi brûler¹³.

13. Bruce Cockburn, « Lord of the Starfields », dans *In the Falling Dark*, True North, 1976, traduction libre.

DEUXIÈME JOUR

DIEU BÉNIT LE SEPTIÈME JOUR



Dieu bénit le septième jour et le sanctifia...
(Genèse 2.3.)

Dieu entre dans son temple et fait de la création son habitation glorieuse. Le sixième jour, le dernier jour de l'activité créatrice, est marqué par cette parole finale : « Dieu vit alors tout ce qu'il avait fait, et voici : c'était très bon. Il y eut un soir et il y eut un matin : ce fut un sixième jour » (Gn 1.31). Le sixième jour, celui de la création de l'être humain ainsi que de sa vocation créationnelle, est « très bon ». Dieu aurait pu s'en tenir là, mais un septième jour vient compléter l'activité créatrice : « Dieu bénit le septième jour et le sanctifia... » (Gn 2.3.) La première action de Dieu suivant son dernier acte créateur est une affirmation bienveillante : Dieu bénit et consacre. Cette double affirmation deviendra l'une des explications mosaïques de l'instauration de l'observance du jour du repos (Ex 16.19-30), et nous devons maintenant en prendre toute la mesure.

DIEU CONSACRA LE SEPTIÈME JOUR

Dieu consacra le septième jour. Dieu mit ce jour à part au sein d'une création qui, de toute façon, lui appartient tout entière. Que signifie ce langage parallèle, Dieu consacra et bénit le septième jour ? Il convient de commencer en notant que l'une des grandes différences entre le septième jour et les six autres jours, c'est que dans ce septième jour rien n'est créé, rien ne prend vie,

et rien n'est formé. Alors que les autres jours prennent leur sens à travers le contenu que Dieu leur donne, le septième jour ne l'est que par la parole de consécration et de bénédiction divine. Dieu lui-même est le seul « contenu » de ce jour : Dieu remplit le septième jour. C'est le jour de Dieu.

Dans le récit de Genèse 1 et 2, l'absence d'acte créateur lors du septième jour sert à évoquer l'idée de « l'ouverture » de ce jour, qui contrairement aux six autres jours n'est pas limité par ce qu'il « contient ». Alors que les autres jours se terminent par la mention « il y eut un soir, il y eut un matin... », le septième jour ne comporte aucune mention temporelle, comme si ce jour était ouvert sur le reste de l'histoire humaine et prenait possession de l'espace et du temps. Dieu consacre donc le septième jour, ce jour « ouvert » sur la continuité du temps créé en le faisant sien. Dieu est le seul maître du septième jour. Il est à lui. Il en est le centre, l'essence. Dieu bénit et sanctifia le septième jour !

Pendant, si le septième jour est premièrement le signe de l'entrée de Dieu dans le temple de sa création, cette sanctification a ainsi un sens plus merveilleux que le simple « arrêt » de l'activité créatrice de Dieu. Cette mention doit nous faire marquer une pause. Dieu se reposa le septième jour. Mais ce repos qui conduit à la sanctification de ce jour est une marque imprimée à la fois au septième jour de la semaine créatrice, mais aussi à ce jour ouvert sur la suite de l'histoire humaine. Bien sûr, cela pourrait créer un problème. Il est assez facile de comprendre pourquoi Dieu sanctifie – « met à part » – le septième jour de la semaine. Il distingue le dernier jour de la semaine en faisant de ce dernier un jour de repos. Mais quelle pourrait être la signification de la sanctification d'un septième jour « ouvert » ? Dieu commande un repos éternel ? Impossible ! À l'évidence, le reste de la Bible nous montre que Dieu ne commande pas un repos éternel dans cette création. D'ailleurs dès Genèse 1, Dieu confie une responsabilité – une vocation – créationnelle à l'humanité, celle de prendre soin, de faire fructifier, et de faire s'épanouir sa création.

Dieu sanctifie le septième jour du reste de l'histoire en se dévoilant comme celui qui donne son sens à la semaine de la création, ainsi qu'au reste de l'histoire. Il est celui qui donne réalité à l'étendue de la création. Dieu sanctifie le septième jour de trois manières. Tout d'abord, Dieu sanctifie le reste de l'histoire humaine en affirmant qu'il est le seul qui puisse sanctifier sa création. Il est, littéralement, *celui qui sanctifie*. Il est celui qui peut

prononcer la création « terminée ». Il est l'accomplissement de la création. En d'autres termes, « Dieu a accompli sa création en se reposant le septième jour et en la sanctifiant. Le fait que Dieu se soit reposé le septième jour signifie que sa création était maintenant ordonnée et complète. Ainsi, le sabbat est la consommation et le but de la création¹ ». Le repos du septième jour est la signification profonde des six jours de la création. Quel est ce but ? Dieu. Dieu est le but même de la création.

Que Dieu sanctifie le sabbat a aussi une autre conséquence. Dieu est celui qui seul suffit à la création. Le sabbat est, pour nous qui faisons partie de la création de Dieu, le signe de la suffisance du Créateur. Le septième jour est aussi l'accomplissement dans la création en ce qu'il témoigne que seul le Créateur peut prendre soin de sa création. Le septième jour est ainsi, dès Genèse 1, une affirmation que rien ne peut usurper la place du Créateur. Tout doit sa vie à Dieu, et tout retourne à lui. Toute vie doit sa subsistance à Dieu. Se rappeler le sabbat, c'est donc affirmer qu'aucune de nos œuvres, aucune de nos idéologies, nos systèmes sociaux et politiques ne peuvent remplacer la bienveillante providence du Créateur. C'est lui qui crée, qui préserve ; lui qui nourrit et qui fait croître – y compris dans la vie nouvelle (1 Co 3.6) ! Rendons gloire au bienveillant Créateur !

Prendre conscience de la présence du septième jour, le jour de Dieu, c'est nous ancrer dans la conviction que « Dieu a la volonté et la capacité de fournir suffisamment de ressources aux humains pour qu'ils puissent survivre et s'épanouir. Cette conscience est fondée sur la conviction que la vie et le bien-être sont en fin de compte des dons de Dieu, et non le produit d'un effort humain, bien que ces dons soient souvent canalisés par le travail humain² ». Il est, il était, et il demeurera toujours celui en qui la création peut se confier. S'étant consacré la création, il en compte les nuages, envoie les éclairs, nourrit le lion, comme le corbeau (Jb 38).

Ensuite, Dieu sanctifie la création en se la consacrant. Il en est non seulement le Créateur, mais elle lui appartient. Il n'est pas un créateur qui, après avoir formé une création dont il se désintéresserait, l'abandonnerait à ses

1. Scott J. Simmons, « The Sabbath in Redemptive History », *A Place for Truth*, < <http://truthplace.wordpress.com> > (page consultée le 13 avril 2020), traduction libre.

2. Lowery, « Sabbath and Survival: Abundance and Self-Restraint in a Culture of Excess », p. 158, traduction libre.

propres desseins. Dieu demeure le Roi-Créateur à qui appartient la création : « À l'Éternel la terre et ce qui la remplit, le monde et ceux qui l'habitent ! » (Ps 24.1.) C'est à Dieu qu'appartiennent la terre et tout ce qu'elle renferme : elle lui est consacrée. Elle lui appartient en propre. Elle est comme le symbole de sa royauté.

L'affirmation selon laquelle la terre appartient au Créateur fait d'ailleurs partie de la grandiose description de la loi d'amour que Dieu, dès l'Ancien Testament, donne à son peuple. Qu'est-ce que Dieu demande de son peuple ? Le texte bien connu du Deutéronome, que Jésus résumera en Matthieu 22.37 : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton être et de toute ta pensée », nous le rappelle : « que tu craignes l'Éternel, ton Dieu, afin de marcher dans toutes ses voies, d'aimer et de servir l'Éternel, ton Dieu, de tout ton cœur et de toute ton âme ; si ce n'est que tu observes les commandements de l'Éternel et ses prescriptions... » (Dt 10.12,13) À la suite de cette grande affirmation, le texte souligne ceci : « Voici qu'à l'Éternel, ton Dieu, appartiennent les cieux et les cieux des cieux, la terre et tout ce qui s'y trouve » (Dt 10.14). Si nous devons suivre le Seigneur en toutes choses, y compris à travers une attitude généreuse, c'est parce que tout appartient à Dieu – incluant les biens qu'il nous confie. La foi en Dieu n'implique pas seulement une relation à Dieu et avec les autres êtres humains. Elle inclut aussi nécessairement l'affirmation que la terre appartient à Dieu – et cela aura des conséquences radicales.

Enfin, Dieu sanctifie le reste de l'histoire humaine en annonçant qu'il y aura un jour de repos éternel. La référence à un repos éternel évoque bien sûr pour nous la lettre aux Hébreux (chap. 3 et 4). Peut-être un peu trop rapidement, nous aurions tendance à ne relier le repos éternel qu'à ce passage important de cette épître. Ce serait oublier que la sanctification de ce jour par Dieu au moment même de la création est le fondement du repos éternel d'Hébreux 3,4. Ainsi, le repos final qui est au cœur du quatrième chapitre de la lettre aux Hébreux n'est pas quelque chose d'entièrement nouveau qui apparaîtrait dans le Nouveau Testament. Cette promesse est là, en germe, dans la création elle-même. L'annonce du repos divin en Genèse 2 est bien une anticipation de cette éternité que nous attendons.

LA SANCTIFICATION DE LA VOCATION CRÉATIONNELLE

Dieu sanctifia le septième jour, le jour de son repos. Il en fit un jour consacré qui témoigne de la consécration de toute la création à Dieu, cette création qui attend encore maintenant le plein « repos » promis en Genèse 2. La création entière est donc consacrée à Dieu, y compris l'être humain. Tout ce que nous avons, nous le devons à Dieu, qui nous donne toutes choses dans sa grâce. Dès la lecture des premiers chapitres de la Genèse, nous sommes témoins que dans cette grande narration qui se déploie devant nos yeux, tout appartient à Dieu : la création, l'humanité, et le septième jour³.

Si la terre est à Dieu « avec tout ce qu'elle renferme », si Dieu règne sur sa création, le marchepied de son trône, le Roi-Créateur décide dans sa généreuse bonté de confier à l'humanité représentée par Adam et Ève la responsabilité incroyable de le représenter au sein de la création. Rien ne demandait, rien ne laissait même supposer que Dieu donnerait à quelqu'un d'autre qu'à lui-même la charge de prendre soin de sa création. Pensons-y un instant. Le Créateur est parfait, rayonnant de gloire et de bonté. L'être humain, même s'il n'est pas encore, à ce moment, marqué par l'entrée du péché, est limité. Jamais il ne pourra prendre soin de la création comme Dieu : il n'est pas Dieu ! Et pourtant, Dieu n'hésite pas. Il prend le « risque » du mandat généreux de la fin de Genèse 1, texte qui mérite d'être relu :

Dieu dit : Faisons l'homme à notre image selon notre ressemblance, pour qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. Dieu créa l'homme à son image : Il le créa à l'image de Dieu, homme et femme il les créa. Dieu les bénit et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez-vous, remplissez la terre et soumettez-la. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel et sur tout animal qui rampe sur la terre. Dieu dit : Voici que je vous donne toute herbe porteuse de semence et qui est à la surface de toute la terre, et tout arbre fruitier porteur de semence : ce sera votre nourriture. À tout animal de la terre, à tout oiseau du ciel, à tout ce qui rampe sur la terre et qui a souffle de vie, je donne toute herbe

3. « En fin de compte, la création et l'homme lui-même sont consacrés à Dieu, qui est Seigneur sur la création, l'homme et le sabbat. » Scott J. Simmons, « The Sabbath in Redemptive History », *A Place for Truth*, < <http://truthplace.wordpress.com> > (page consultée le 13 avril 2020).

verte pour nourriture. Il en fut ainsi. Dieu vit alors tout ce qu'il avait fait, et voici : c'était très bon. Il y eut un soir et il y eut un matin : ce fut un sixième jour.

Dieu crée l'humanité à son image. Là aussi en quelques mots qui semblent anodins, se manifeste la généreuse bonté du Créateur. Il ne choisit pas seulement de créer les êtres humains. Les deux premiers êtres humains portent l'image de Dieu et sont appelés à re-présenter le Créateur. Adam et Ève sont appelés à « imager » Dieu dans la réalité à laquelle le Créateur, dans sa grâce, a donné forme et consistance. En créant l'humanité à son image, Dieu lui confie la responsabilité de prendre soin de sa création *en son nom et à l'image de sa personne*. L'être humain est appelé par son Créateur à le re-présenter. Adam et Ève doivent, littéralement, présenter Dieu à nouveau au sein de la création. Cet appel est la vocation la plus grande, merveilleuse, et généreuse à laquelle nous aurions pu penser. La plus exigeante aussi : la généreuse gouvernance divine, et son amour bienveillant, doivent être manifestés par ces deux êtres qui sont porteurs de l'image de Dieu. Cette grande vocation créationnelle qui est maintenant confiée à l'humanité s'articule autour de trois points pivots.

Le premier est de re-présenter la parole de bénédiction que Dieu prononce sur l'humanité. « Dieu créa l'homme à son image... Dieu les bénit... Dieu leur dit... » (Gn 1.27,28.) Dieu bénit les êtres humains, mais il ne faudrait pas nous tromper sur le sens de cette bénédiction. Nous pourrions comprendre cette bénédiction comme le choix de l'humanité par Dieu, et la mise à l'écart de la création non humaine. Ce serait mal comprendre le sens donné à cette bénédiction. Lorsque Dieu bénit l'humanité, il prononce cette parole bienveillante sur l'humanité et sur tout ce qu'il lui confie. C'est une parole d'autorité divine.

La bénédiction de Dieu ne se limite pas à l'être humain, comme d'ailleurs la bénédiction du septième jour nous le rappelle. Ou plutôt cette bénédiction de l'humanité n'est pas une bénédiction « exclusive » qui aurait comme effet de dénigrer le reste de la création. Ce qui est béni, c'est l'humanité et à travers elle la création dont elle doit prendre soin. En d'autres termes, la bénédiction de l'humanité a comme objet la bénédiction de *toute* la création par l'exercice responsable et fidèle de la vocation créationnelle. À travers la bénédiction d'une partie de la création, c'est toute la création qui est bénie, de la même manière que plus tard, Dieu dira à Abraham : « Je bénirai ceux qui

te béniront, je maudirai celui qui te maudira. Toutes les familles de la terre seront bénies en toi» (Gn 12.3). Abraham est appelé à être une bénédiction pour les autres peuples. Le parallèle entre ces deux appels à la bénédiction souligne que la bénédiction a toujours en vue quelque chose de plus large que ce qui est béni. À travers l'humanité, toute la création. À travers Abraham, tous les peuples de la terre.

Le reste de ce chapitre de la vie d'Abraham nous rapporte le premier échec de ce grand appel: Abraham fuit une famine, se réfugie en Égypte et fait passer Saraï pour sa sœur. La beauté de cette dernière attire l'attention de pharaon qui la prend dans son harem. Résultat? «Mais l'Éternel frappa le Pharaon et sa maison de grandes plaies à cause de l'affaire de Saraï, femme d'Abram» (Gn 12.17). Abraham ne fut pas une bénédiction pour les nations alentours. Une question cruciale, peut-être gênante, embarrassante, vient alors nous frapper de plein fouet. L'humanité est-elle vraiment cette bénédiction qu'elle est appelée à être pour *toute* la création? L'histoire nous démontre bien que cela n'a pas été le cas. Au lieu d'être une présence bienveillante contribuant à faire s'épanouir la création, l'humanité a été une force abusive, une source d'exploitation. Le monde animal a particulièrement souffert de la présence de l'humanité. Malgré l'infidélité de l'humanité à son appel, la bénédiction de Dieu demeure sur l'humanité, ainsi que l'appel divin à être une bénédiction pour le reste de la création. L'humanité est bénie, et elle doit être une présence de bénédiction. L'humanité est une bénédiction pour la création lorsqu'elle est une présence bénéfique pour cette dernière.

Le deuxième point pivot de la vocation humaine au sein de la création est l'appel à se multiplier et à remplir la terre, un appel à rendre présente l'image de Dieu dans toute la création. Cette vocation ne s'arrête pas à «remplir» la terre d'êtres humains, bien que cela soit une dimension essentielle de cet appel. L'appel à la fructification est aussi une confirmation de l'abondance divine présente dans le monde. Le monde créé par Dieu est un monde dans lequel l'humanité pouvait vivre et se multiplier. Un monde témoin de la riche générosité du Roi-Créateur. Ainsi, «le septième jour, lors de l'achèvement de l'œuvre créatrice de Dieu, la vie dans sa plénitude est déclarée sainte, car la vie et tout ce qui la soutient est le don béni de Dieu. L'abondance qui rend possible le répit du sabbat prouve amplement la sollicitude providentielle

de Dieu⁴». Cette abondance supplée à l'interruption de l'ouvrage humain, comme lorsque Dieu donnera une double portion de manne afin de pallier son absence le jour du sabbat (Ex 16.19-26). À travers le repos des œuvres humaines, nous sommes amenés à nous rappeler que Dieu n'est pas seulement le Créateur de l'abondance du monde, mais aussi celui qui *donne* chaque jour. La présence du septième jour est un appel à reconnaître que tout ce que nous avons, le pain que nous mangeons, le logement que nous habitons, ainsi que tout autre bien dont nous bénéficions, est une générosité divine.

Le troisième point autour duquel s'articule la vocation créationnelle est la gestion bienveillante de la création – c'est la « domination » du verset 28. Bien sûr, l'expression traduite par « dominez sur elle » semble avoir une connotation plutôt négative et a parfois été comprise comme une autorisation d'exploitation : « Voici la terre est à vous, faites-en ce que vous voulez. » La réalité divine est bien loin de cela. D'ailleurs, la manière dont le verbe présent dans le texte de Genèse 1 est utilisé ailleurs dans l'Ancien Testament nous indique la manière dont nous devrions lire la « domination » que nous sommes appelés à exercer. Deux connotations sont le plus généralement présentes dans l'utilisation de ce verbe « dominer, régner ».

Tout d'abord le règne, qui est à l'image du règne divin, ne doit pas s'exercer dans la sévérité ou dans l'abus. Ainsi, lorsque Dieu régit, en Lévitique 25, la manière dont l'esclave doit être traité, une qualification est reprise trois fois en l'espace de quelques versets. Aucun Israélite ne devra « régner » sur son frère avec rudesse (Lv 25.43,46,53). Ce verset 43 relie d'ailleurs cet exercice bienveillant à la crainte de l'Éternel. L'ensemble des lois traitant de la forme de servitude décrite en Lévitique 25 nous dévoile cela. Nous sommes bien loin de l'esclavage moderne qui n'est rien d'autre qu'une utilisation abusive et inacceptable des autres, eux-mêmes réduits au rang d'objets pouvant être acquis pour son bénéfice ou son plaisir personnel. Par un contraste radical, en Lévitique 25, « dominer », c'est régner à l'image de Dieu, c'est prendre soin.

Ensuite, la « domination » est qualifiée par la protection que le règne procure, un bienfait communément associé au règne du roi (voir 1 R 5.1). C'est aussi la domination du juste parfois exprimée en termes très forts comme

4. Lowery, « Sabbath and Survival: Abundance and Self-Restraint in a Culture of Excess », p. 155, traduction libre.

dans le Psaume 49.15 : « Comme un troupeau, ils sont mis dans le séjour des morts, la mort en fait sa pâture ; et bientôt les hommes droits les foulent aux pieds, leur beauté s'évanouit, le séjour des morts est leur demeure. Comme un troupeau, ils sont mis dans le séjour des morts, la mort en fait sa pâture ; et au matin les gens droits dominent sur eux, leur beauté s'évanouit, le séjour des morts est leur résidence. » Quant au Psaume 72, la domination du roi messianique y est décrite en termes de parfaite protection dont les principaux attributs sont la justice et la paix : « En ses jours, le juste fleurira, et la paix abondera jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lune » (72.7). Cet exercice de la justice est d'ailleurs essentiel à la vie humaine.

La domination que l'humanité est appelée à exercer est donc un contrôle protecteur et bienveillant, témoin de la justice et de la paix du Roi-Créateur lui-même. Cela a une conséquence assez simple : « Les objectifs de Dieu pour l'homme et pour la création sont liés, l'humanité étendant la domination de Dieu sur toute la création pour la gloire de Dieu⁵. » Y compris dans la manifestation de sa justice, et de sa paix.

La triple vocation créationnelle que Dieu adresse à l'humanité n'est pas anecdotique. Elle représente la totalité de ce que Dieu lui-même, en tant que Roi-Créateur, est pour sa création, celle qu'il s'est consacrée, qu'il a sanctifiée pour lui-même. Les représentants que nous sommes ne font donc que répondre à l'appel d'être instruments de cette présence sanctifiante de Dieu. Ou plus exactement, les représentants que nous sommes devraient répondre à cette vocation. Nous en saisissons pleinement et avec fidélité. Prendre soin de la création : des animaux, de la nature, et les uns des autres. Dieu bénit cette vocation qui s'ouvre sur le septième jour, le jour qui annonce l'éternité.

DIEU BÉNIT LE SEPTIÈME JOUR

Le septième jour de la consécration et de la bénédiction de Dieu ne vient pas seulement conclure le récit de la création (Gn 1.3-31). La bénédiction finale de Dieu est un écho à la présence bienveillante de Dieu « au commencement ». Au deuxième verset, « le souffle de Dieu tournoyait au-dessus des eaux ».

5. Kyle Hauck, « The Beginning and the Sabbath: Indicators for the Perpetuity of the Sabbath », *Puritan Reformed Journal*, vol. 9, n° 2, 2017, p. 36-52, ici p. 46, traduction libre.

Ce verset est bien cryptique. Que fait l'Esprit de Dieu à la création? Dieu lui-même « couve » la création, il en est la présence fertilisante. Milton écrit :

Et toi qui préfères à tous les temples un cœur droit et pur,
C'est à toi surtout, Esprit Saint,
De m'instruire, puisque rien ne t'est caché.
Au commencement tu étais présent ;
Et semblable à une colombe,
Sous tes puissantes ailes que tu étendais,
Tu échauffas le vaste abyme, et tu le rendis fécond.
Éclaire ce qui est obscur en moi⁶.

Dieu « couve » la création et lui donne vie. Dieu la rendra féconde. Le souffle de Dieu, celui qui dans l'Ancien Testament (Ps 104.29 ; Ez 37.5) ou dans le Nouveau Testament (Jn 6.63) donne la vie, est là, au-dessus de la terre, « informe et vide ».

Avant même que Dieu ne remplisse la terre de son activité créatrice, Dieu est la présence bénissante de la création. Il est celui de qui vient la vie de la création à venir. Dieu est la bénédiction de la création en Genèse 1.1-3 et il est la bénédiction de la création en Genèse 2.1-3. La bénédiction de Dieu encadre les six jours de la création. Cette double présence bienveillante de Dieu entoure la création, comme si Dieu tenait dans les deux mains de sa bénédiction une création qu'il entoure d'une attention et d'un amour particuliers. Dieu est la bénédiction de la création, et Dieu se consacre la création.

Dieu consacra le septième jour et confirma par son autorité divine ce que nous savions déjà : tout lui appartient, « ainsi, la sanctification du jour par Dieu dans Genèse 2.3 devrait inclure l'idée que toute la création est consacrée à Dieu, y compris l'homme⁷ ». Dieu sanctifie et bénit le septième jour : il prononce une parole bienveillante sur le résultat de son imagination et de son activité créatrice. Il appartient à tout être humain de répondre à cette vocation et d'être la bénédiction que Dieu l'appelle à être. Il appartient d'autant plus à celui qui porte le nom de Jésus-Christ de répondre à cet appel.

6. John Milton, *Le Paradis perdu*, Livre I, traduction de Jean Racine, *Wikisource*, < <http://fr.wikisource.org> > (page consultée le 14 avril 2020).

7. Kyle Hauck, « The Beginning and the Sabbath: Indicators for the Perpetuity of the Sabbath », *Puritan Reformed Journal*, vol. 9, n° 2, 2017, p. 36-52, ici p. 45, traduction libre.

LE REPOS DE DIEU



*Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car en ce jour
Dieu s'était reposé de toute l'œuvre qu'il avait créée
(Genèse 2.3).*

Dieu ne limite pas sa présence à son activité créatrice, ni même à la bénédiction qu'il prononce sur sa création. Dieu crée, Dieu bénit, et Dieu « se repose ». Dans un monde obsédé par l'efficacité et la rentabilité, dans une société technologique au sein de laquelle le travail nous poursuit en tout temps et partout dans l'espace, l'importance théologique du repos ne peut pas être sous-estimée. L'affirmer peut sembler évident. Il ne faudrait cependant pas nous tromper. Le septième jour est avant tout le repos de Dieu, pas celui des êtres humains ! Une question cruciale se pose alors immédiatement : quel est le sens du repos de Dieu, un Dieu qui par définition n'a pas besoin de se reposer ?

LE REPOS DE L'ACTIVITÉ

Le sens le plus évident du repos divin est que Dieu s'est arrêté de créer. Au sein de cet arrêt, Dieu s'est reposé, il a cessé son activité. C'est certainement le sens le plus immédiat, celui auquel nous pensons naturellement à cause de l'impact qu'a ce verbe, « se reposer », dans notre culture du travail. Est-ce que notre tendance naturelle à voir le « repos » comme une cessation d'activité ne provient pas d'une perspective plutôt négative sur la nature du travail ? Dans un monde où certains emplois sont abusifs, dont la nature répétitive

est profondément aliénante, le travail peut souvent être vu comme source d'anxiété, de stress, et parfois de dépression. Il est pour certains l'instrument d'aliénation ou de contrôle. Le repos, par contraste, est vu comme la bénédiction par excellence que le repos divin annoncerait.

Or, cette perspective crée quelques problèmes. Le premier problème est qu'associer le repos de Dieu à un arrêt total d'activité divine, c'est ignorer que dans le reste de l'Écriture, Dieu est toujours à l'œuvre. Dieu est actif, non seulement en vue de l'accomplissement de son œuvre de restauration cosmique, mais aussi actif dans son œuvre d'accompagnement, de protection, et de direction. Dieu accompagne son peuple dans le désert, par les colonnes de nuée et de feu (Ex 13.21).

En d'autres termes, Dieu est toujours actif dans son œuvre de providence, en vue du soin de sa création. Son amour, sa bienveillance, et sa fidélité le conduisent à œuvrer avec une bonté de tous les instants. Dieu œuvre en faveur de son peuple, au point que le psalmiste peut confesser : « Voici, il ne sommeille ni ne dort, celui qui garde Israël » (Ps 121.4) et Jésus peut rétorquer aux autorités juives : « Mon Père travaille jusqu'à présent. Moi aussi, je travaille » (Jn 5.17). Dieu est à l'œuvre, et Christ l'est aussi, un jour de sabbat, qui plus est ! Dieu est à l'œuvre dans la création, et il conduit toutes choses vers l'accomplissement final de sa volonté pour le monde. Par son œuvre, il fera advenir un royaume de paix et de justice. Dieu ne sommeille ni ne dort : il ne cesse pas d'agir en faveur de sa création.

Le deuxième problème avec cet « arrêt » d'activité de Dieu est que cette perspective pourrait nous donner l'impression qu'après avoir créé, Dieu deviendrait distant. Il crée en six jours, puis, dans son repos, il laisse la création vivre par elle-même. Il se retire et regarde. Pour Calvin, un tel dieu ne serait pas le Dieu de la Bible, le Dieu de Jésus-Christ. En effet, « imaginer un Dieu créateur éphémère, qui aurait accompli son œuvre d'un seul coup, serait froid et stérile¹ ». Dieu demeure présent, et toute sa création doit la continuité de sa vie à Dieu. Il ne peut y avoir d'indépendance des créatures. Penser que Dieu se retire conduit à « sépare[r] les créatures de Dieu, une fois qu'elles ont été créées ; mais une fois encore, de manière plus ou moins forte,

1. Jean Calvin, *Institution de la religion chrétienne*, mise en français moderne par Marie de Védrines et Paul Wells, Aix-en-Provence et Charols, Kerygma et Excelsis, 2009, I.16.i, p. 147.

cela permet aux créatures d'exister et de fonctionner par leur propre pouvoir, un pouvoir reçu au moment de la création²». C'est en Dieu que la création possède toutes choses.

Dieu continue d'être actif dans l'histoire de sa création. Et pourtant le texte biblique dit bien, à deux reprises : « Le septième jour toute l'œuvre que Dieu avait faite était achevée et il se reposa au septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite. Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car en ce jour Dieu s'était reposé de toute l'œuvre qu'il avait créée » (Gn 2.2,3). Avons-nous alors trahi le texte biblique ? Pas forcément, parce que nous devons nous demander ce que signifie le verbe « se reposer ».

Peut-être qu'il vaudrait mieux commencer par le début du verset 2 : Dieu acheva son œuvre de création. Par cette mention, l'œuvre de création divine, l'acte par lequel il fait naître la vie à partir de rien (*ex nihilo*), est terminée. Cet accomplissement de l'activité créatrice initiale de Dieu est renforcée par le parallèle entre les versets 1 et 2 :

Ainsi furent *achevés* le ciel et la terre, et toute leur armée...

Le septième jour, Dieu avait *achevé* tout le travail qu'il avait fait...

Dieu a *achevé* : il a mené à son terme l'introduction de la vie dans le monde. L'importance de cette répétition ne doit surtout pas être sous-estimée. Il y a quelque chose de l'ordre de l'accomplissement, de la plénitude, dans cette mention « Dieu a achevé ». Dieu a mené à son accomplissement l'œuvre qu'il avait entreprise, comme plus tard Noé doit « achever » l'arche avec une ouverture (Gn 6.16), ou comme le peuple « achèvera » la construction du tabernacle (Ex 40.33), ou Salomon celle du Temple (1 R 6.9). L'œuvre est achevée, y compris en Genèse 2. C'est alors que le texte mentionne une double référence à la fin de l'activité et au repos divin :

Ainsi furent *achevés* le ciel, la terre et toute leur armée...

Le septième jour toute l'œuvre que Dieu avait faite était *achevée*

et il se *reposa* au septième jour de toute l'œuvre qu'il avait faite.

Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, car en ce jour Dieu s'était *reposé* de toute l'œuvre qu'il avait créée.

2. Herman Bavinck, *Reformed Dogmatics*, vol. 2, « God and Creation », Grand Rapids, Baker, 2004, p. 600, traduction libre.

La double répétition du repos de Dieu répond à la double répétition de l'achèvement de l'œuvre créatrice. Le repos de Dieu fait donc écho à la complétude de l'activité *ex nihilo* de Dieu. La vie est née, Dieu se repose. Le repos divin doit donc être associé à la *plénitude* de l'acte créateur. Le repos de Dieu, c'est l'affirmation, par Dieu lui-même, de qui il est : le Roi-Créateur. Il y a donc une forte affirmation théologique dans ce repos divin. C'est une proclamation de la nature même de Dieu ! La confession de l'achèvement de la création est une reconnaissance de la gloire et de la présence de Dieu. C'est un hymne adressé au Créateur, c'est un acte d'adoration !

LE REPOS DE L'ADORATION

Le repos du septième jour marque ainsi un temps d'adoration, en particulier pour ceux qui seront les représentants de Dieu au sein de la création. Ce n'est donc pas sans raison que les réformateurs associèrent très fortement le jour du sabbat à celui de l'adoration du peuple de Dieu. Cette nature spirituelle du septième jour nous donne d'ailleurs la clé pour comprendre le lien entre le temple de Genèse 1 et la récurrence de l'image du temple dans le reste de l'Ancien Testament. Nous venons de le noter, il y a un parallèle entre, d'un côté, l'œuvre de Dieu qui dresse la tente de l'adoration en Genèse 1 et, de l'autre côté, l'arche de Noé, le tabernacle et le temple de Salomon. Nous avons déjà évoqué la présence de l'image du temple en Genèse 1. Quant au lien entre le tabernacle mosaïque et le temple de Salomon, il est certainement évident. Dieu lui-même établit ce lien en 2 Samuel 7.1,2 lorsqu'il confirme la construction du temple. Le temple est une habitation permanente, là où le tabernacle avait quelque chose de provisoire.

De même, le lien entre l'arche de Noé et le temple semble assez clairement établi. Les deux constructions présentent une triple structure. L'arche possède trois niveaux : « Tu feras à l'arche une ouverture d'une coudée disposée tout en haut ; tu placeras la porte de l'arche sur le côté ; et tu feras un (étage) inférieur, un second et un troisième » (Gn 6.16). Le temple, quant à lui, est aussi construit selon une architecture « triple » : « L'étage inférieur était large de cinq coudées, celui du milieu large de six coudées et le troisième large de

sept coudées... » (1 R 6.6.)³ Cependant, il ne faudrait pas nous arrêter à un simple parallèle de structure de l'arche, du temple ou du tabernacle. Pour bien prendre conscience du lien qui unit ces trois structures, et par la suite pour voir leur lien avec le temple d'Éden, nous devons aller plus loin.

Commençons par nous intéresser à l'arche de Noé. Le terme même « arche » est particulièrement fascinant parce qu'il renvoie directement au récit de la naissance et du « sauvetage » de Moïse. Ce dernier, rapporte le texte d'Exode 2, est déposé dans ce qui est littéralement une « arche » de papyrus enduit de bitume. Dès l'utilisation du terme « arche », la référence au Déluge est naturelle. Le parallèle est renforcé par le fait que le terme hébreu *tebah* n'est utilisé que pour l'arche de Noé et celle de Moïse. Le panier dans lequel est placé Moïse ne doit donc pas être vu comme un simple instrument. Ce n'est pas uniquement sa fonction pratique qui doit être prise en compte, mais aussi son symbolisme. Pour cela, nous devons prendre cette image du « panier » dans son contexte historique.

Le spécialiste de l'Ancien Testament Kenneth Kitchen montre que ce terme, « arche », doit son origine à un arrière-plan égyptien, qui donne à ce mot une forte connotation religieuse. L'interprète juif Abraham Shalom Yahuda met lui aussi l'accent sur la dimension religieuse de cette arche-*tebah* comme étant un autel consacré, un coffre sacré utilisé dans les divers temples du panthéon égyptien. Le coffre sacré fonctionnait comme une sorte d'« image » du dieu auquel le temple était destiné. La conjonction de ces deux connotations forge une dimension très apologétique à cet épisode de la vie de Moïse. Il est déposé dans l'arche de Dieu, une miniature de son temple, comme un symbole de la libération à venir. En cela, l'arche de Noé et l'arche de Moïse sont extrêmement similaires, et conduisent à reconnaître la présence du Dieu qui libère et qui sauve.

De la même manière, l'arche de Noé et le tabernacle mosaïque présentent de fortes ressemblances. La construction de ces deux structures se fait sur commandement divin (Gn 6.14; Ex 25.1-9), de plus, celle-ci procède aussi selon des instructions précises données par Dieu (Gn 6.14-16; Ex 25 – 26 ; 36 – 39). Le récit de la construction de l'arche et du tabernacle se terminent

3. Voir L. Michael Morales, éd., « Cult and Cosmos: Tilting Toward a Temple-Centered Theology », *Biblical Tools and Studies*, n° 18, Leuven, Peeters, 2014.

par la mention que Noé (Gn 6.22) et Moïse (Ex 39.42,43) ont fait exactement ce que Dieu leur avait prescrit et qu'ils reçurent la faveur de Dieu (Gn 6.8 ; Ex 33.2-17)⁴. Ce dernier parallèle est particulièrement frappant, jusque dans la similitude des mots utilisés :

C'est ce que fit Noé. Il agit en tout point comme Dieu le lui avait ordonné (Gn 6.22).

Moïse fit tout ce que l'Éternel lui avait ordonné (Ex 40.16).

Mais l'arche de Noé n'est pas seulement à voir en parallèle à l'arche de Moïse. Elle est aussi un écho fort de l'habitation de Dieu dans le tabernacle-temple de l'Ancien Testament. Comme l'explique Meredith Kline :

Tous les éléments mentionnés dans la description de l'arche appartiennent à l'architecture d'une maison : les trois étages, la porte et la fenêtre. Et plus précisément, ces caractéristiques architecturales de l'arche correspondent aux caractéristiques de la maison cosmique de la création telle qu'elle est envisagée au sens figuré dans divers passages bibliques, y compris le récit du déluge lui-même⁵.

L'arche n'est pas un simple bateau servant à sauver Noé et sa famille du déluge⁶. C'est aussi symboliquement le « lieu » de Dieu, un écho, bien que distant, à la résidence divine en Éden. D'ailleurs la triple structure de l'arche fait bien elle aussi écho au triptyque de la création, à la triple série de deux jours qui constitue le temple divin. Par la répétition de cette triple structure, l'arche, le tabernacle et le temple sont unis les uns avec les autres, et sont liés par leur référence à la réalité créationnelle du temple de Dieu. Genèse 1 fonctionne ainsi comme le soubassement des réalités historiques diverses que sont l'arche, le tabernacle, et le temple – diversité qui inclut aussi une adaptation à des circonstances historiques (le déluge, l'esclavage en Égypte, l'errance dans le désert) très variées.

Cette unité est encore consolidée par l'utilisation, dans ces trois cas, de la même référence à l'œuvre « accomplie » de Dieu en Genèse 2.1-3. L'arche est

4. Voir Terrence E. Fretheim, *Exodus*, Louisville, John Knox Press, 1991, p. 268-269.

5. Kline, *Kingdom Prologue*, p. 225-226, traduction libre.

6. Ce parallèle est aussi renforcé par l'eau de jugement et de mort sur laquelle flotte l'arche du salut : les eaux du déluge, pour celle de Noé ; l'eau dans laquelle ont été jetés les enfants hébreux, dans le cas de « l'arche » de Moïse.

« accomplie » lorsque Noé pose la fenêtre sur l'arche (Gn 6.16); le tabernacle est « accompli » après l'installation de la demeure de Dieu (Ex 40.33); la maison de Dieu est « accomplie » par Salomon (1 R 6.9). Dans les trois cas, une bénédiction suit l'achèvement des travaux, avec la différence que dans le cas de Noé la bénédiction prend la forme d'une alliance (Gn 8.15-22) et prend place lors de la sortie de l'arche :

Dieu bénit Noé, ainsi que ses fils, et leur dit: Soyez féconds, multipliez-vous et remplissez la terre (Gn 9.1).

Alors la nuée couvrit la tente de la Rencontre, et la gloire de l'Éternel remplit le tabernacle (Ex 40.34).

J'[y] habiterai au milieu des Israélites et je n'abandonnerai pas mon peuple d'Israël (1 R 6.13).

Cette association entre « achèvement » de la création et bénédiction ne peut que nous frapper et renvoyer directement à la clôture majestueuse du récit de la création: Dieu acheva son œuvre, et il la bénit.

C'est ainsi que nous en revenons au repos du septième jour. Le détour que nous venons de faire a mis en évidence que l'arche, le tabernacle et le temple nous renvoient tous au temple original de Dieu, celui qu'il a créé et qu'il s'est consacré, le temple de sa création. Ainsi, la bénédiction de Dieu repose-t-elle non seulement sur la création, mais aussi sur l'arche, sur le tabernacle et sur le temple. Dieu bénit le lieu de son temple, le lieu de son habitation.

Le parallèle entre Éden, l'arche, le tabernacle et le temple nous aide à discerner la nature profondément spirituelle du repos divin. S'il est cessation de l'activité créatrice de Dieu, ce septième jour est le repos de l'accomplissement. En Genèse 2, c'est l'accomplissement de la création; dans les autres cas, c'est l'accomplissement de la présence de Dieu qui fait suite à la libération. Dans le cas de Noé, le temple de Dieu qu'est l'arche est bien sûr aussi le lieu de refuge, un lieu de repos où la reconnaissance envers le divin protecteur ne peut que vivre. Le tabernacle est de même construit après la traversée de la mer Rouge et le salut divin, auquel fait écho le cantique de Moïse: « L'Éternel est ma force et l'objet de mes cantiques, il est devenu mon salut » (Ex 15.2). Enfin, Salomon ne commence la construction du Temple qu'après que Dieu

lui ait donné « repos » des nations environnantes (1 R 5.1) – ainsi qu’une grande sagesse (1 R 5.9-14). L’établissement du sanctuaire de Dieu est donc un moment crucial de l’histoire humaine, où Dieu se manifeste comme le Sauveur et Libérateur de son peuple.

L’unité de ces quatre récits nous exhorte à voir dans le repos du septième jour le moment de l’adoration divine dans le temple que Dieu se construit et se manifeste dans l’histoire. Si le récit de la création lui-même est présenté comme « trois niveaux » couronnés par le septième jour béni, il n’en ira pas de même pour les autres récits. La « triple » structure est bénie, et le repos de l’adoration peut être pleinement vécu par le peuple.

Le septième jour comme jour « saint », ou mis à part, prend ici tout son sens. Le jour du repos est par excellence, et ce dès Genèse 2.1-3, le jour de Dieu. C’est le jour où son peuple le reconnaît pour ce qu’il s’est révélé être : le Dieu créateur, le Dieu qui prend soin de sa création et qui lui reste fidèle (Gn 9.8-13) ; le Dieu qui n’abandonne jamais son peuple et qui lui pardonne quand le peuple revient à lui (1 R 8.50,51) ; celui qui, alors que nous étions « étrangers et ennemis », nous a réconciliés (Rm 5.6 ; Ep 2.12 ; Col 1.21). Le jour du repos, c’est le jour de la célébration de la gloire de Dieu. C’est cela, le cœur du repos divin !

LE PLAISIR DU REPOS

Ce repos de Dieu n’est donc pas une inactivité paralysante, mais une confession active de foi. Lorsque Dieu prend son sabbat, il embrasse aussi de son regard sa création entière. Le repos de Dieu, c’est aussi le plaisir qu’il prend après avoir accompli son œuvre de création. Le Dieu généreux, qui donne la vie librement, qui l’entretient et la nourrit, ne peut que prendre plaisir en ce qu’il a créé. Ainsi, en se reposant de son activité créatrice, Dieu contempla les œuvres de ses mains et posa sur celles-ci une parole de bénédiction : tout ce qu’il avait fait était « très bon » (Gn 1.31). En quelque sorte, « Dieu a cessé son œuvre créatrice *pour* prendre plaisir – ou *en* prenant plaisir – en ce qu’il avait créé »⁷.

7. Randall C. Gleason, « The Old Testament Background of Rest in Hebrews 3.7 – 4.11 », *Bibliotheca Sacra*, juillet-septembre 2000, p. 281-303, ici p. 298, traduction libre.

Si le jour du repos, que Dieu lui-même prend, est celui dans lequel il prend plaisir en sa création, le jour du repos que Dieu demandera à l'humanité de prendre par la suite implique aussi le plaisir que nous devons trouver en Dieu. Le petit catéchisme de Westminster dit ainsi : « Le but principal de la vie de l'homme est de glorifier Dieu et de trouver en lui son bonheur éternel⁸. » Cette vie de foi, qui trouve sa satisfaction entière en Dieu, est ancrée dans la présence du septième jour qui vient clore le récit de la création.

Le septième jour, que Dieu consacre et bénit, est une occasion d'adoration et de reconnaissance de la présence de Dieu dans l'histoire des hommes : à travers le temple de sa création, dans le temple du peuple d'Israël, et enfin, dans le temple que nous sommes par le Saint-Esprit. C'est par sa présence que nous pouvons prier en rendant grâce au Roi-Créateur qui vient habiter en nous. Nous pouvons rendre grâce au Saint-Esprit, nous unissant dans cette prière :

Ô Dieu le Saint-Esprit,
Toi qui procèdes du Père et du Fils,
prends pitié de moi
Quand tu as plané pour la première fois sur le chaos,
l'ordre est né,
la beauté a enveloppé le monde,
la fécondité a jailli.
Déplace-toi, je t'en prie, au-dessus de mon cœur désordonné ;
Enlève les infirmités des désirs indisciplinés et des convoitises haineuses ;
Lève les brumes et les ténèbres de l'incrédulité ;
Éclaire mon âme avec la pure lumière de la vérité ;
Rends-la odorante tel le jardin d'Éden,
riche de tous les fruits divins,
beau de la grâce céleste,
rayonnant des traits de la lumière divine.
Accomplis en moi la gloire de tes offices divins ;
Sois mon consolateur, ma lumière, mon guide et mon sanctificateur ;
Prends les choses du Christ et montre-les à mon âme ;
Par toi, je peux apprendre chaque jour davantage de son amour,
de sa grâce, de sa compassion, de sa fidélité, de sa beauté ;

8. « Le petit catéchisme de Westminster », dans *Les textes de Westminster*, Aix-en-Provence, Kerygma, 1988, p. 65.

SÉPARATION ET LIMITES



Dieu fit donc cette étendue, sépara les eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les eaux qui sont au-dessus. Il en fut ainsi (Genèse 1.7).

L'œuvre de la création, ces six jours remplis de vie, est une œuvre vivifiante, non seulement par la diversité que Dieu introduit dans le monde, mais aussi parce que le Roi-Créateur entoure la création de distinctions et de séparations. La triade que nous avons déjà notée met d'ailleurs en avant cette même séparation. Dieu crée et sépare : il sépare la nuit des ténèbres ; il distingue l'eau du « dessus » et l'eau du « dessous » ; il sépare l'eau de la terre sèche ; il distingue l'homme et la femme. Dieu sépare. Et c'est en réponse à cette séparation qu'il introduit la vie. Dieu sépare la nuit des ténèbres puis y introduit les astres ; il sépare les eaux, puis introduit la vie de chacun ; il sépare la terre ferme et donne naissance à la vie animale. C'est à travers cette œuvre de séparation que la vie peut alors prendre son essor. C'est dans la distinction entre les « règnes » différents que le riche écosystème de notre monde peut commencer son merveilleux développement.

Cette œuvre de séparation est couronnée par le septième jour, celui de la bénédiction de l'acte créateur, celui de la bénédiction des limites que Dieu a établies au sein de sa création. C'est à l'intérieur de ces limites, au sein même de ces séparations, que l'être humain est appelé à exercer, sous le regard divin, sa vocation d'ambassadeur de Dieu. Le jour ouvert du sabbat implique bien la progression de la vocation créationnelle : achevée, la création continue à

vivre par la providence divine et la présence de ceux qui sont porteurs de l'image de Dieu.

La vocation que Dieu confie à l'humanité, bénie dans le septième jour, concerne en conséquence l'œuvre de séparation que Dieu a établie comme source de vie. L'appel divin à prendre soin de la création, à œuvrer pour le plein épanouissement de tout ce qui remplit la terre, exige donc de discerner, de comprendre, et de prendre soin de ces séparations divines.

Nous avons déjà souligné les trois dimensions de la vocation créationnelle que sont (i) le fait d'être une bénédiction au sein de la création, (ii) le contrôle bienveillant et généreux exercé sur la création, et (iii) la fructification de la présence humaine. Ces trois perspectives, que nous avons rencontrées dans Genèse 1.28-31, nous invitent à considérer l'importance de l'œuvre de séparation initiée par Dieu comme essentielle à chacune de ces trois perspectives.

UNE BÉNÉDICTION POUR LA CRÉATION

Tout d'abord, il est impossible de vivre pleinement la bénédiction qu'est le septième jour de Dieu sans répondre fidèlement à la vocation créationnelle. Nous ne pouvons être au bénéfice de la bénédiction que Dieu « pose » sur l'ensemble de sa création en Genèse 2.2,3 si nous ne sommes pas aussi volontairement et consciemment instruments de cette bénédiction pour le monde dans lequel nous vivons. L'humanité n'a pas été créée pour simplement *utiliser* la création, mais pour y être ferment de vie. Mais dans un monde maintenant affecté par l'entrée du péché, cette grande vocation est-elle possible ? Probablement pas, ou de manière partielle. Et cependant, elle demeure une responsabilité que Dieu a confiée à l'humanité.

C'est pour cela qu'il est d'autant plus crucial pour les chrétiens de prendre conscience à la fois de leur vocation créationnelle, mais aussi de la limite que le péché impose à l'espoir qu'ils peuvent avoir de l'accomplir. C'est ici que la parole paulinienne bien connue est source d'espérance : la création elle-même attend la révélation finale du peuple de Dieu, ce jour où le royaume sera pleinement et entièrement présent. La création, dans cet entre-temps de l'accomplissement limité de la vocation créationnelle, attend et gémit. Elle

languit de ce jour où toutes choses seront restaurées, y compris notre présence bienveillante dans le monde.

L'appel à être ferment de bénédiction demande aussi de questionner nos systèmes politiques, économiques, et sociaux qui proposent tous une alternative non biblique à cette vocation. Toute vision du monde, qu'elle soit essentiellement motivée par des considérations sociales ou économiques, propose une manière d'être actif dans le monde. Chacune propose une valeur, une structure, ou une attitude déterminante afin de réaliser une société meilleure, plus juste, plus « écoresponsable »... en fait, d'être une « bénédiction ». De nombreuses options séculières sont avancées pour remplacer cette vocation divine. Certaines d'entre elles vont nous proposer comme « autorité » le dynamisme économique, sans lequel il ne peut y avoir de développement de projets de protection de l'environnement. D'autres vont favoriser l'autorité gouvernementale pour imposer une structure sociale et économique limitant notre « empreinte écologique ». D'autres encore vont demander une pleine liberté individuelle qui seule peut promouvoir la diversité nécessaire, non seulement au soin de la création, mais aussi à celui de l'humanité.

Cependant, le problème de toutes ces solutions de rechange non bibliques, c'est qu'elles proposent comme bienfaiteur une autorité qui ne pourra qu'être oppressive. Non seulement cette « autre » autorité prendra la place de Dieu, mais elle finira par détruire l'homme. Les possessions matérielles prendront possession de l'humain ; bien loin d'être une bénédiction, elles deviendront une obsession. L'attrait de l'avancement professionnel voilera la richesse du monde dans lequel nous vivons ; bien loin d'être une bénédiction, il restreindra notre horizon. La seule autorité qui peut réellement être une bénédiction est celle du Dieu tout-puissant, bon, et créateur.

UN CONTRÔLE RESPONSABLE ET GÉNÉREUX

Devenir une bénédiction est l'une des grandes vocations à laquelle l'être humain est appelé, mais aussi l'une des plus difficiles à entreprendre. Cette présence bienfaitrice ne peut pas, en effet, être vécue en dehors d'une relation vivante avec le Créateur, celui qui a créé, séparé et rempli le monde de vie. La fructification de la vie humaine, son développement bénéfique dans

l'écosystème créé par Dieu, ne peut pas se faire sans la reconnaissance des séparations opérées par le Roi-Créateur lui-même. Cela a des implications radicales pour les questions écologiques, mais aussi éthiques (« homme et femme, il les créa »), et même technologiques avec la séparation divine entre l'humain et le non-humain.

Sans le contrôle généreux des séparations établies par Dieu entre divers domaines, et entre diverses espèces, notre vocation créationnelle ne peut qu'être compromise. Cela a une portée très concrète sur la gestion des écosystèmes naturels. Chaque environnement naturel fonctionne d'une manière bien particulière dans les propres limites qui sont les siennes – limites données par le Roi-Créateur. Notre gestion de la création ne peut s'opérer qu'en prenant en compte les limites qui identifient tel ou tel milieu.

Ainsi, l'introduction de certaines espèces « étrangères » peut contribuer à la destruction de l'écosystème local, y compris lorsque cette introduction fut opérée pour des raisons légitimes. Par exemple, dans les années 1970, une nouvelle espèce de carpe fut introduite aux États-Unis pour se débarrasser des déchets polluant les rivières¹. A priori, l'utilisation d'une espèce animale pour régler ce problème, au lieu d'utiliser des produits chimiques aux conséquences difficiles à anticiper, semblait être une option responsable et « écologique ». Le problème est que très rapidement la carpe asiatique démontra son extrême nature prédatrice en détruisant une grande partie de l'écosystème des rivières américaines. La carpe devint très rapidement le seul prédateur. Sans « compétition », sa présence se transforma en cauchemar. D'une solution potentielle, l'introduction de la carpe asiatique s'avéra un désastre². De même, la tourterelle turque a profité de son régime alimentaire plutôt particulier (le plastique ne la gêne pas !) pour envahir la Guadeloupe³.

Ces deux espèces sont devenues une menace sérieuse pour l'environnement dans lequel elles ont été introduites ou relâchées parce qu'elles n'appartenaient pas à ce domaine « séparé » de leur environnement d'origine.

1. Justin Vogt, « An Asian Carp Invasion », 17 mars 2010, *The Atlantic*, < <http://www.theatlantic.com> > (page consultée le 16 avril 2020).

2. Voir par exemple *North American Fishing*, « “Silent Invaders” Asian Carp 2013 », 16 avril 2013, < <http://www.youtube.com> > (page consultée le 20 avril 2020).

3. « Streptopelia Decaocto », 31 mars 2017, *Initiative sur les espèces exotiques envahissantes en outre-mer*, < <http://especes-envahissantes-outremer.fr> > (page consultée le 16 avril 2020).

Elles ont été introduites dans un domaine auquel elles n'appartiennent pas. En quelque sorte, à partir du moment où la séparation entre leur environnement naturel et le reste de l'écosystème a été effacée, la présence de ces deux espèces a cessé d'être bénéfique. La violation des frontières et limites bénéfiques créées par Dieu – chaque espèce a sa place dans l'environnement auquel elle appartient – a des conséquences néfastes. Le contrôle bienveillant que doit exercer l'humanité ne peut que se fonder sur la reconnaissance de ces frontières.

Bien sûr les exemples que nous avons discutés concernent la gestion de l'environnement, mais ces derniers incluent aussi l'humanité. Ce que nous avons dit au sujet de la gestion fidèle et responsable des limites données par Dieu a aussi une importance pour la gestion responsable de l'environnement humain. Ce n'est en effet pas seulement le royaume animal (ou végétal) que nous sommes appelés à bien gérer, mais aussi cet écosystème plus complexe encore que constitue la diversité humaine. Si nous voulons prendre soin de l'humanité, nous devons prendre en compte les « séparations » qui sont les nôtres. Trois sont en particulier cruciales.

La *première séparation* est celle que Dieu introduit entre l'ensemble du règne animal et l'humanité : « Dieu dit : Faisons l'homme à notre image selon notre ressemblance, pour qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre et sur tous les reptiles qui rampent sur la terre » (Gn 1.26). Le philosophe Roger Scruton a montré que l'abolition de cette frontière nous conduit nécessairement à l'une ou l'autre de deux erreurs aux conséquences tragiques : soit à reléguer l'être humain au rang de simple animal, soit à conférer aux animaux les qualités et attributs des êtres humains.

D'un côté, si la ligne de distinction entre humain et animal s'efface, nous perdrons de vue que l'être humain, s'il fait bien partie de la création, n'en est pas moins distinct, du fait qu'il est seul porteur de l'image de Dieu. Le xx^e siècle est le témoin tragique des conséquences de la déchéance de l'humain au simple rang d'animal : esclavages et génocides n'en sont que deux des résultats. De plus, sans le maintien de cette distinction essentielle, nous serons incapables d'expliquer la nature de la personnalité ou celle de la conscience, deux dimensions importantes de la nature humaine. Conscience

et personnalité seront définies en rapport à leur présence chez les animaux, ce qui est largement insuffisant pour maintenir la dignité et l'intégrité des êtres humains.

D'un autre côté, l'absence de distinction entre animal et humanité nous empêchera de prendre soin du reste du règne animal. Pour Roger Scruton, l'une des différences majeures entre humains et animaux est l'ensemble d'obligations morales réciproques qui existent entre les êtres humains, et qui leur sont uniques⁴. Cela implique que si nous ne devons pas reconnaître aux animaux les mêmes « droits » qu'aux autres êtres humains, nous avons cependant des obligations envers eux – obligations différentes selon que ces animaux sont animaux de compagnie, qu'ils nous assistent dans notre travail, ou que ce sont des animaux sauvages⁵.

Pour Scruton, lorsque nous oublions la nature des animaux, *en tant qu'animaux*, nous devenons incapables de prendre soin d'eux. Nous devenons sourds et aveugles à leurs comportements et à leurs vrais besoins. En effaçant la distinction entre personnalité humaine et animale, nous sentimentalisons la vie animale en attendant d'eux des choses qu'ils ne peuvent faire. Les animaux ne sont pas capables, par exemple, de reconnaître les droits et obligations des autres personnes qui les entourent. Même ceux auxquels nous assignons la plus évidente personnalité (les animaux de compagnie par exemple) ne peuvent être l'objet des mêmes attentes que nous avons par rapport aux autres êtres humains. Nous n'attendons pas d'eux une compassion altruiste, pas plus que nous n'imaginons qu'un animal doive accorder des « droits » aux autres animaux.

Effacer la différence essentielle entre le monde humain et animal, c'est avoir imposé sur ce dernier des attentes illégitimes. Scruton écrit : « Si nous basons notre amour pour notre chien sur la prémisse qu'il est, comme nous, une personne, alors nous lui faisons du tort et à nous-mêmes. Nous lui faisons du tort en lui imposant des exigences qu'aucun animal ne peut comprendre

4. Voir Roger Scruton, *Animals Rights and Wrongs*, Londres, Metro, 2006, p. 79-122.

5. Anja Steinbauer, « Interview with Roger Scruton », *Philosophy Now*, n° 27, < <http://philosophynow.org> > (page consultée le 26 août 2020).

pleinement⁶... » Ces fausses attentes ne pourront qu'avoir des conséquences destructrices sur l'ensemble de la création.

Prendre soin de la création, y compris du monde animal, exige donc de prendre conscience que le monde que Dieu a créé est fait de distinctions, de frontières, et de limites. Ces dernières ne sont pas mortifères, mais permettent à la création de s'épanouir dans l'écosystème complexe et vivifiant façonné par Dieu.

La *deuxième distinction* est celle que Dieu établit entre les êtres humains : « Dieu créa l'homme à son image : Il le créa à l'image de Dieu, homme et femme il les créa » (Gn 1.27). Cette distinction fait bien sûr partie des « séparations » les plus radicalement remises en cause. Les implications éthiques de la distinction sexuelle sont un sujet aussi important que complexe. Cette altérité créationnelle se traduit en deux notions déterminantes, comme l'explique le professeur d'éthique Michel Johner.

Tout d'abord, il est impossible à l'homme ou à la femme (au sens générique des termes) de manifester pleinement la réalité créationnelle seul. Johner explique : « L'intégralité de ce que l'humanité représente aux yeux de Dieu... n'appartient à aucun individu en particulier, ou plutôt, ne peut lui appartenir qu'en union, qu'en conjonction avec l'individu du sexe opposé⁷. » Cette altérité souligne l'*incomplétude* naturelle de l'homme et de la femme. Ensuite, la notion d'*interdépendance* de l'homme accompagne et donne corps à cette incomplétude. Homme et femme ont absolument besoin l'un de l'autre « pour découvrir leurs identités respectives, pour découvrir le sens de leur masculinité ou féminité, pour vivre leur humanité tout simplement⁸ ». Cette altérité est signe de la distinction bienveillante que Dieu a introduite au sein de l'humanité. L'altérité est ainsi nécessaire à maintenir dans une saine et biblique vision de l'être humain. Sans cette altérité, nous perdons une dimension essentielle de ce qui fait de l'homme et de la femme des vis-à-vis semblables, mais différents.

6. Roger Scruton, *Confessions of a Heretic: Selected Essays*, Notting Hill Editions, 2017, p. 29, traduction libre.

7. Michel Johner, « La vocation chrétienne de la sexualité », *La revue réformée*, tome 40, n° 229-230, 2004, en ligne, < <http://larevuerreformee.net> > (page consultée le 3 juillet 2020).

8. *Ibid.*

La *troisième* et dernière distinction est une conséquence des deux premières : c'est la distinction entre l'humain et la machine, séparation-distinction qu'il devient difficile à maintenir dans une société matérialiste de plus en plus aveugle à la nature unique de l'humanité. Le transhumanisme fait partie des courants culturels et philosophiques qui revendiquent le plus fortement l'effacement de la frontière entre l'humain et la machine. Pour Ray Kurzweil, l'un des « prophètes » du transhumanisme, l'être humain est quasiment indistinguable de la machine. À cause de l'effacement de la séparation entre humain et machine, Kurzweil est obligé de retirer à l'homme la conscience de ses choix. Pour Kurzweil, la personne humaine n'a pas plus de liberté de choix qu'un ordinateur⁹. L'être humain n'a qu'une « illusion » de choix : il est aussi déterminé que son vis-à-vis analogique¹⁰. Tout est prédéterminé.

Exercer un contrôle bienveillant dans le monde est exigeant. Cela demande de comprendre le monde, de l'étudier avec humilité et persévérance. Une dimension importante de cette tâche consiste à formuler l'articulation entre les différents domaines qui forment la création dans laquelle Dieu nous a placés. Cela demande de valoriser les vocations diverses que Dieu adresse et qui dépassent la seule vocation à servir l'Église. Si Dieu est le Créateur de la terre entière « et de tout ce qu'elle renferme », alors tout ce qui contribue au bon exercice de notre vocation créationnelle est une vocation divine sur laquelle Dieu prononce une seule et même parole de bénédiction.

Cette attention aux séparations qui structurent la création fait partie intégrante de la nature du septième jour. Nous l'avons remarqué à plusieurs reprises, le septième jour est le jour de la bénédiction divine. Cette parole de Dieu s'adresse non seulement au septième jour, celui qui vient clore le récit de la création et ouvrir l'histoire du monde, mais cette bénédiction est aussi prononcée sur le jour qui couronne et embrasse les six autres jours. La vie de toute la création ainsi que la vocation humaine, décrites en Genèse 1.3-31, sont bénies par Dieu. Cette bénédiction est une parole qui ouvre la porte de l'histoire.

9. Ray Kurzweil, *The Age of Spiritual Machines: When Computers Exceed Human Intelligence*, Harmondsworth, Penguin Books, 2000, p. 58.

10. Voir sur ce sujet l'excellente analyse de Matthew Dickerson, *The Mind and the Machine: What It Means to Be Human and Why It Matters*, Cambridge, The Lutterworth Press, 2017, p. 47.

UNE PRÉSENCE BIENVEILLANTE

Cet appel à être une bénédiction dans la création s'accompagne de la vocation à y demeurer toujours présent. La perspective précédente, celle qui appelle à exercer un contrôle généreux de la création, ne peut se faire sans la présence fidèle des êtres humains. Cette présence est vitale à l'exercice de la responsabilité que Dieu a confiée à ceux qui portent son image. Comment en effet prendre soin de la création sans y être partout présent ?

La notion de séparation ne concerne pas seulement les parties diverses de l'écosystème créé par Dieu. Il s'agit aussi de distinctions/séparations entre ces dimensions de l'existence. Si la vie n'est possible qu'en tenant compte de nécessaires distinctions et séparations, une implication fondamentale doit être soulignée. Pour bien vivre dans le monde, nous devons considérer toutes les dimensions, l'ensemble des perspectives, de la création, et de la vie humaine. La présence de l'humanité dans le monde ne peut ainsi jamais être isolée du reste de l'environnement. Elle en est séparée, dans le sens de « distinguée ». Mais jamais séparée, dans le sens d'« isolée ».

Nous devons donc considérer les facteurs divers qui entrent en compte dans la mise en œuvre du développement humain. Nous pouvons penser à plusieurs critères comme le développement social et économique, la viabilité écologique ou l'expansion démographique. Ces facteurs ne doivent pas être confondus ni dissociés les uns des autres. Ils doivent être pris en compte, selon leurs critères propres, et mis en relation avec les autres facteurs. Par exemple, un projet d'expansion urbain doit porter attention à tous les facteurs environnementaux qui peuvent modifier l'occupation des sols et aux projets de nouvelles implantations. Pour de nombreuses raisons – historiques, mais aussi souvent économiques – la prise en compte équilibrée de tous les facteurs n'est pas toujours possible.

Un exemple pourra nous servir. Le sud de l'agglomération orléanaise, en particulier celle située entre la Loire et le Loiret, se trouve confiné dans une zone particulièrement sensible aux risques d'inondations, et par conséquent est soumis à un plan de prévention des risques d'inondations. Un rapport de prévention soumis à la préfecture du Loiret en 2017 mentionne d'ailleurs qu'après la Seconde Guerre mondiale, le développement urbain a

eu tendance à ignorer certains facteurs aggravant le risque d'inondations. De plus, le développement urbain orléanais s'est opéré en considérant quasi exclusivement le facteur hydraulique, ce qui fut une erreur, car « le phénomène doit être appréhendé de manière intégrée et globale¹¹ ». Cela conduisit à un développement urbain dans des zones qui se révélèrent sérieusement sujettes aux risques d'inondations.

La présence de l'être humain aura bien sûr toujours un impact sur la création. Même motivées par une volonté bienveillante et le désir de prendre soin de la création, l'activité et la présence de l'être humain auront des conséquences. Le réalisme de cet entre-temps de péché et de grâce nous montre cela. Même notre gestion la plus responsable peut avoir un impact négatif que nous n'anticipions pas. Cependant, cela ne doit pas nous détourner de la parole de bénédiction qui s'adresse à la création entière et qui inclut l'humanité à double titre : elle est non seulement bénie comme toute la création (Gn 2.1-3), mais spécifiquement bénie par Dieu en Genèse 1.28.

Malheureusement, notre présence dans le monde a souvent été une source d'abus, conscient ou non, plutôt que de bénédiction. Ce n'est pas toujours volontaire, bien évidemment. Dans un monde aussi complexe que le nôtre, de nombreuses décisions vont entraîner des conséquences inattendues. Ces dernières sont parfois difficiles à anticiper, ce qui ne justifie pas pour autant les décisions prises. Il est ainsi difficile de nier que l'infrastructure humaine ainsi que les moyens mis en œuvre pour son épanouissement se sont faits aux dépens du reste de la création.

Un exemple frappant est l'intensification de la production alimentaire. L'agriculture intensive a par exemple conduit à une utilisation destructrice de pesticides. La France a entrepris pendant la dernière décennie une grande campagne de sensibilisation quant à ce problème. Alors que le pays était le premier utilisateur de pesticides la décennie passée, elle est désormais au dixième rang – mais en utilise toujours quatre fois plus que la Grande-Bretagne. De toute évidence, l'utilisation intensive des pesticides afin de « produire plus » ne constitue pas une réponse fidèle à la vocation créationnelle.

11. « Plan de Prévention des Risques d'inondation de la Vallée de la Loire », novembre 2017, *Préfet du Loiret*, < <http://www.loiret.gouv.fr> > (page consultée le 16 avril 2020), p. 7.

D'autres choix plus soucieux d'une présence et d'un contrôle bienveillants de la création sont possibles.

Il en va de même pour ce qui est des filières animales. Le problème est d'autant plus aigu qu'il s'agit là d'espèces vivantes. L'élevage intensif des animaux servant à alimenter les rayons de nos supermarchés laisse peu de doute quant à la nature abusive de cette pratique, surtout lorsqu'ils résultent d'une insatiabilité consommatrice. Cela conduit nécessairement à un gaspillage : ainsi 1,1 million de tonnes annuelles de viande sont gaspillées en France, ce qui équivaut à la mort inutile de plusieurs millions d'animaux par an¹². Difficile de considérer cela comme une gestion saine et bienveillante de la création !

Les problèmes liés à la production intensive ne sont cependant pas toujours directement liés au désir de consommation incontrôlé. Pendant la Seconde Guerre mondiale, la production de lait en Grande-Bretagne fut appelée à plus que doubler en raison du blocus imposé par l'Allemagne nazie. La traite des vaches laitières prit un rythme beaucoup plus soutenu, jusqu'à atteindre des quantités peu imaginables auparavant. Ce succès agricole contribua à la poursuite des efforts de guerre de la Grande-Bretagne, qui put survivre au blocus nazi. Mais ce succès entraîna aussi des conséquences négatives. L'intensification de la traite fut l'occasion de tester pour la première fois la somatotrophine bovine, une hormone animale augmentant la production de lait. Même si ce procédé ne fut pas utilisé à une échelle commerciale avant les années 1980, la production intensive rendue nécessaire par le blocus nazi engendra des conséquences néfastes pour la santé humaine.

Un besoin d'intensification qui aurait dû s'arrêter avec la fin de la guerre prit son essor dans les décennies suivant la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'explosion de la demande d'après-guerre, et l'intensification de l'économie de marché, ne firent qu'accentuer la nécessité d'une production de plus en plus maximale, avec les problèmes de santé que cette hormone pouvait causer – et dont l'utilisation est maintenant interdite dans de nombreux pays¹³.

12. Agence de l'environnement et de la maîtrise de l'énergie, « Pertes et gaspillages alimentaires : l'état des lieux et leur gestion par étapes de la chaîne alimentaire », mai 2016, *Actu Environnement*, < <http://www.actu-environnement.com> > (page consultée le 16 avril 2020).

13. « Bovine Somatotropin (bST) », *US Food and Drug Administration*, < <http://www.fda.gov> > (page consultée le 27 octobre 2020). Pour aller plus loin, voir Emily Marden, « Recombinant

La production intensive dont nous sommes les témoins et les participants plus ou moins volontaires doivent nous encourager à remettre profondément en question la manière dont nous avons déployé notre présence dans le monde. Nous ne devons ainsi jamais sous-estimer notre responsabilité à être une présence bienveillante. Cette responsabilité est renforcée par l'«ouverture» du septième jour sur les six autres jours de la création. La distinction entre les jours de la création distingue leurs domaines et, dans le cas de l'humanité, l'étendue de sa responsabilité.

Une présence et un contrôle bienveillants de la création nécessitent aussi la présence du septième jour comme celui du «repos». Une sainte gestion des frontières de chaque partie de l'écosystème créé par Dieu exige le respect du rythme de la vie du monde. Nous trouvons cela par exemple dans le repos de la terre mandaté dans la loi mosaïque :

Pendant six années tu ensemenceras ton champ, pendant six années tu tailleras ta vigne et tu en recueilleras le produit. Mais la septième année il y aura un sabbat, un repos total pour la terre, un sabbat en l'honneur de l'Éternel : tu n'ensemenceras pas ton champ et tu ne tailleras pas ta vigne. Tu ne moissonneras pas ce qui proviendra des grains tombés de ta moisson, et tu ne vendangeras pas les raisins de ta vigne non taillée : ce sera une année de repos total pour la terre (Lv 25.3-5 ; voir aussi Ex 23.11).

Les animaux utilisés pour le labeur humain sont aussi concernés par le repos sabbatique : «Pendant six jours, tu feras ton ouvrage. Mais le septième jour, tu respecteras le sabbat, afin que ton bœuf et ton âne aient du repos, afin que le fils de ta servante et l'immigrant puissent souffler» (Ex 23.12). Le repos et le rythme des saisons, le repos de la création même, font partie de la vocation divine que le Roi-Créateur nous adresse.

Dieu a créé, Dieu a séparé, et Dieu a béni. Nous pouvons maintenant, avec le psalmiste nous écrier avec reconnaissance : «Que tes œuvres sont en grand nombre, ô Éternel ! Tu les as toutes faites avec sagesse. La terre est remplie de ce que tu possèdes» (Ps 104.24). Dans sa sagesse, Dieu a créé en séparant et en distinguant. Cette œuvre merveilleuse de Dieu affirme la bonté du Roi-Créateur, mais dénonce aussi les limites de l'insatiabilité humaine.

Bovine Growth Hormone and the Courts: In Search of Justice », *Drake Law Review*, n° 46, 1998, en ligne < <http://nationalaglawcenter.org> >, p. 618-643.